

Être Prof





Par le producteur de **SUR LE CHEMIN DE L'ÉCOLE**
et par la réalisatrice de **MON MAÎTRE D'ÉCOLE**



Être Prof

Un film de **Émilie Thérond**
Raconté par **Karin Viard**

PRESSE

Séverine LAJARRIGE
T : 06 82 68 46 57
severine@lajarrige.fr

DISTRIBUTION

Gebeka Films
13 avenue Berthelot 69007 Lyon
T : 04 72 71 62 27
info@gebekafilms.com www.gbekafilms.com

France / 1h22 / visa n° 149 652

5 oct | Journée mondiale
des enseignants



AU CINÉMA
le 5 octobre 2022



L'Histoire

Elles vivent aux quatre coins de la planète et se battent au quotidien pour transmettre leur savoir.

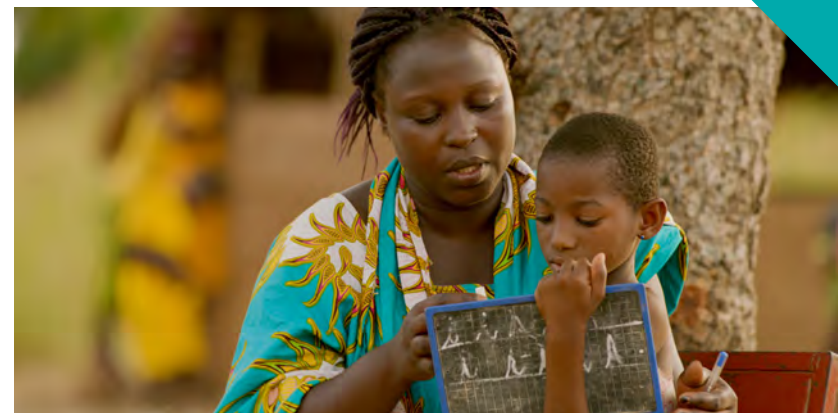
D'un campement nomade enseveli sous les neiges de Sibérie à la brousse étouffante du Burkina, en passant par les terres inondées du Bangladesh, trois enseignantes sont portées par une même vocation : un enfant éduqué peut changer le monde. Elles sont prêtes pour cela à affronter mille défis pour faire de l'enseignement une véritable aventure et bouleverser les destins de leurs élèves.

L'enseignement comme une aventure

Svetlana Vassileva, Sandrine Zongo et Taslima Akter sont des professeures « du bout du monde », portées par une même vocation : se battre au quotidien pour transmettre leur savoir à des enfants qui ont soif d'apprendre. Elles enseignent dans des lieux où les professeurs manquent à l'appel, où l'éducation ne repose que sur elles. D'un campement nomade enseveli sous les neiges de Sibérie à la brousse étouffante du Burkina, en passant par les terres inondées du Bangladesh, elles vont faire de l'enseignement une véritable aventure en s'engageant au-delà de leur mission première : alphabétiser sans craie ni tableau, repousser un mariage précoce, construire la paix, préserver la culture nomade. À leurs côtés, nous allons vivre une histoire universelle, celle de transmettre envers et contre tout.



Trois femmes trois portraits trois profs



Sandrine Zongo
(Burkina Faso)

Depuis une dizaine d'années, l'éducation est une urgence pour le gouvernement du Burkina Faso, l'un des pays les moins alphabétisés au monde. Après avoir été formés pendant deux ans, de nombreux professeurs, majoritairement des femmes, sont envoyés sur le terrain, parfois très loin de chez eux.

Sandrine est l'une d'entre elles. Elle a repris ses études avec une ambition : assurer l'avenir de son pays. Originaire de Ouagadougou, elle ignore à peu près tout de la vie en brousse. Elle est mutée, pour sa première année d'enseignement, dans le village de Tiogagara. Ses futurs élèves, une cinquantaine d'enfants de tous les âges parlent cinq dialectes différents. Leurs parents souvent ne savent ni lire ni écrire, et travaillent dans les champs de sorgho. Le lien qu'elle tisse avec sa classe va la porter dans l'accomplissement de sa mission : apporter son savoir à ces élèves coupés du monde et former la future génération du Burkina Faso.



Svetlana Vassileva
(Sibérie)

Dans l'immensité de la Sibérie orientale, Svetlana parcourt la taïga pour enseigner aux enfants évenks. Leurs parents sont des éleveurs de rennes : ils se déplacent avec leurs troupeaux au gré des saisons. L'hiver, les températures descendent à moins 50°C et les campements se retrouvent isolés, la première ville se situant à plusieurs jours de voyage. Svetlana aurait préféré grandir dans la taïga, mais comme tous les nomades, elle a été envoyée en internat à l'âge de 6 ans. Pour éviter à d'autres enfants de subir ce déracinement, Svetlana travaille avec les Évenks depuis 15 ans pour faire vivre l'école nomade. En plus du programme scolaire, Svetlana tente d'inculquer à ses élèves le goût de leur culture évenk. Elle transmet aux enfants une chose essentielle : la fierté de qui ils sont et d'où ils viennent.



Taslima Akter
(Bangladesh)

Au nord du Bangladesh, des moussons de plus en plus violentes inondent les terres. Durant cette période, le pays, se retrouve aux deux tiers sous les eaux. Les populations les plus pauvres sont particulièrement touchées : les agriculteurs ne peuvent plus cultiver, leurs enfants, plus aller en classe. Cette déscolarisation fragilise particulièrement les jeunes filles qui se retrouvent plus facilement exposées aux mariages précoces. Taslima Akter n'a que 22 ans et enseigne depuis déjà 4 ans. Dans la région du Sunamganj, l'ONG BRAC lui a confié la mission de faire la classe aux enfants de son village sur une école-bateau. Taslima se bat pour que l'école devienne une priorité dans la vie de ses élèves. Elle-même non mariée, elle a dû persuader ses parents de lui financer ses études. Elle prend des risques au sein de son propre village pour que les jeunes filles puissent avoir, elles aussi, une chance de choisir leurs vies. Sa mission d'enseignante, elle l'accomplit autant à l'intérieur qu'à l'extérieur de son bateau.



La beauté du métier

Émilie Thérond, réalisatrice

ENTRETIEN

Racontez-nous la genèse du film

Après *Mon maître d'école*, mon précédent long-métrage, j'avais envie d'aborder à nouveau le thème de la transmission ; filmer un Bubu- le surnom donné à Jean-Michel Burel, mon ancien instituteur- mais un Bubu du bout du monde. Je pensais : « Si Bubu a été capable de changer le destin de ses élèves alors qu'il enseigne dans les Cévennes, un enseignant pratiquant son métier dans un lieu où tout est plus inaccessible et plus compliqué doit sans doute donner encore davantage aux enfants. » J'ai voulu creuser cette notion de vocation et sa portée sur les écoliers dans le monde. Presque au même moment et alors que je commençais à travailler sur ce projet, j'ai rencontré Barthélémy Fougea, le producteur de *Sur les chemins de l'école* qui s'attelait au même sujet...

Être Prof se déroule au Burkina Faso, au Bangladesh et en Sibérie. Pourquoi avoir choisi ces trois pays ? Était-ce en fonction des professeurs que vous avez rencontrés, de considérations géopolitiques ?

Dans le documentaire, tout est toujours une question d'angle. Assez vite, j'ai su que je ne voulais pas m'intéresser à des enseignants déjà reconnus pour leurs compétences. Cela revenait à rater ce moment particulier- magique ?- des débuts d'un professeur et de la transformation qu'il peut opérer chez un enfant. Il nous fallait trouver des gens lambda. Avec Barthélémy Fougea et Lucile Moura, l'autre coproductrice, cela a été notre premier critère : l'histoire de ces enseignants était déterminante. Ensuite seulement, est venu le choix des pays. Nous voulions évidemment des pays différents- aller en Afrique, dans un pays froid aussi...

Comment avez-vous procédé ?

Nous avons effectué un gros travail d'enquête avec une journaliste ; trois mois de contacts et de recherches auprès d'associations et de réseaux. Quelque soit leur situation géographique, les enseignants sont confrontés aux mêmes difficultés : le manque de moyens, des coutumes qui vont souvent à l'encontre de l'enseignement, les guerres, le climat et ses changements. Trois freins nous intéressaient particulièrement : une démographie galopante - le cas du Burkina Faso où l'on forme en urgence des professeurs que l'on missionne dans des conditions très difficiles pour alphabétiser le pays ; la pauvreté, qui s'ajoute au poids des traditions et maintenant à la montée des eaux au Bangladesh ; et cette rareté que représente l'école nomade des Évenks en Sibérie. C'est encore une autre particularité de l'école : elle peut aussi aider à se reconnecter avec ses racines en assumant une double culture.

Comment choisir les enseignants et dénicher la perle rare ?

C'est tout un travail de repérage. Il faut sentir les personnes en quelques heures, ce sont elles qui vont porter le film, elles doivent comprendre ce que l'on a envie de raconter, accepter le tournage, donner d'elles-mêmes. C'est un partage. J'ai choisi Sandrine, l'institutrice du Burkina Faso, parmi une vingtaine de jeunes qui venaient de passer le diplôme de l'ENEP (École Nationale de l'Enseignement Primaire) dans différentes villes du pays. Taslima, l'institutrice du Bangladesh, s'est, elle aussi, imposée comme une évidence après que j'ai rencontré sept enseignantes sur des écoles-bateau dans le nord du pays. Svetlana m'a été indiquée par une chercheuse spécialisée dans la culture évenk. ●●●



C'est un énorme pari : comment être sûr de la façon dont elles vont se comporter alors que, pour Sandrine, par exemple, c'est sa toute première mission ?

On ne le sait pas et ce qui est formidable est justement de le découvrir ensemble. Nous étions avec elle à Ouagadougou lorsqu'elle fait ses bagages et qu'elle quitte sa petite fille, puis à son arrivée lorsqu'elle découvre les bâtiments de l'école. Nous avons assisté à ses premières leçons, ses moments d'abattement, ses victoires...

La situation et les difficultés sont différentes selon les pays. Mais je reste profondément persuadée que la beauté du métier reste la même. On ne peut pas enseigner si l'on n'a pas la vocation. Sinon, on craque.

Sandrine, Taslima, Svetlana... Était-ce un choix délibéré de ne retenir que des femmes dans le film ?

Ça ne l'était pas au départ mais cela s'est révélé important : ce film raconte aussi cette problématique très féminine qui consiste à quitter ses enfants pour s'émanciper, défendre un métier et vivre une vocation ; cela reste très culpabilisant dans nos sociétés. Et puis, une femme professeur n'affronte pas les mêmes difficultés que son homologue homme : le danger de vivre seule dans une cabane en pleine brousse est quand même plus fort pour une femme que pour un homme.

Taslima, la plus jeune d'entre elles, qui enseigne sur une école-bateau au Bangladesh, se montre carrément féministe : « Je veux, dit-elle, que les femmes apprennent comme les hommes, quelles fassent ce que font les hommes et qu'elles aient les mêmes droits qu'eux... »

Derrière son visage de madone, elle sait ce qu'elle veut, elle ne lâche rien, elle ne se laisse

pas impressionner et elle a raison : il n'y a qu'elle qui puisse faire changer les choses dans son pays. Ce qui est intéressant dans son cas, c'est qu'elle est née dans ce village. Elle a grandi au milieu de ces gens. Ses parents ont le même niveau de vie que ceux des enfants auxquels elle fait la classe : quand le village est inondé, le père de Taslima travaille comme porteur dans la ville voisine tandis que la mère de Yasmine, l'élève que Taslima tient tant à faire entrer en sixième, tient un petit magasin dans lequel elle vend du thé et des bonbons. Mais Taslima sait qu'une femme éduquée peut aider sa famille et apporter quelque chose à son pays. Elle est éclairée- c'est son expression. C'est pour cette raison qu'elle se montre si tenace vis-à-vis de la mère de Yasmine qui trouve tous les prétextes pour empêcher sa fille d'aller aux cours.

Enseigner comme un don de soi...

C'est ce que j'ai voulu montrer dans ce film. Pour qu'il y ait une vraie révélation auprès des enfants, il faut que le professeur donne un peu plus de lui-même. Dès qu'il va au-delà de son statut et qu'il s'engage, ça marche. C'est Taslima qui va convaincre les parents de lui confier leurs enfants restés chez eux. C'est Sandrine qui se débrouille avec des bâtonnets parce qu'elle n'a rien d'autre sous la main pour apprendre à compter et qui achète un panneau solaire pour aider certains élèves en difficultés lorsque la nuit est tombée. C'est Svetlana qui s'évertue à trouver des solutions pour intéresser ses protégés à la culture des Évenks. C'est constamment chercher - et trouver- des solutions pour déclencher l'intérêt. C'est vraiment un métier de vocation. Sandrine, Taslima, Svetlana, et tant d'autres profs, ont vraiment de l'or en eux. ...



Svetlana semble être celle qui rencontre - au début du moins - le moins de ferveur de la part des enfants, alors même que l'installation de l'école tient presque du tour de force : après un parcours de près de 150 kilomètres sur un traineau pour accéder au campement, le montage de la tente puis, les cours que les enfants jugent très vite ennuyeux.

Elle est formidable, Svetlana ! Cette école nomade, c'est toute sa vie. Elle et son mari qui est éleveur de rennes, effectuent chaque année des trajets incroyables pour mener à bien ces missions scolaires. Ils sont quelquefois obligés de s'arrêter et de planter leur tente au milieu de la nuit faute d'être parvenus à temps dans l'un ou l'autre des campements où ils doivent se rendre. Ils se déplacent parfois – comme c'est le cas dans le film- pour seulement quatre enfants qui, en plus, ne montrent effectivement pas un grand intérêt pour la culture des Évenks. Mais elle ne renonce jamais. Le poème qu'elle essaie de leur apprendre les barbe ?... Elle imagine une autre tactique - une chanson qui viendrait d'eux, et, petit à petit, on voit qu'ils finissent par prendre du plaisir à retenir les mots qu'elle leur apprend. Ils sont vraiment tristes lorsqu'elle les quitte. Et, grâce à ses efforts, on comprend que cette culture ne mourra pas et que ces enfants pourront conserver leur double culture. L'école sert aussi à ça.

Le film montre de manière lumineuse la progression des élèves. Comment s'est déroulé le montage ?

Nous avons commencé à pré-monter et à sélectionner les images à la fin de chaque tournage avec toujours en tête la volonté de raconter une seule histoire. Quelques soient leurs difficultés, le lieu où elles se trouvent, ces trois femmes affrontent les mêmes problèmes et parviennent à rencontrer leurs élèves. C'était la direction, c'était facile, le matériel était riche.

Pourquoi avoir eu envie de faire appel à Karin Viard pour le commentaire du film ?

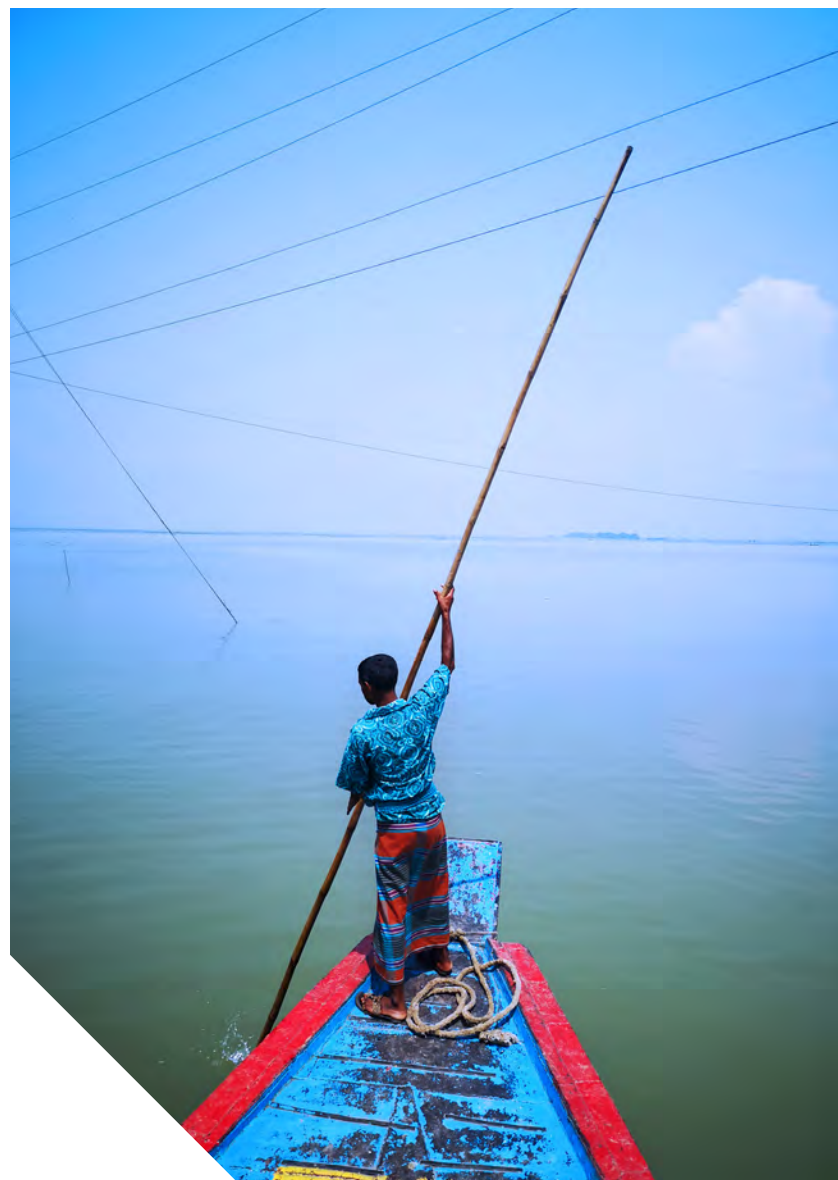
C'est l'actrice que je voulais pour le film. J'aime sa voix, un peu rauque, un peu brisée, douce, sa façon d'en changer, ces petits déraillements qu'elle a parfois, très beaux et très émouvants. Je ne voulais surtout pas d'une voix parisienne un peu blanche, un peu facile pour raconter ces femmes. Karin avait ce timbre qui convenait. J'ai contacté son agent et elle a réagi aussitôt.

Parlez-nous de la musique.

Je ne voulais ni une musique différente qui colle à chaque pays ni tomber dans des sons trop traditionnels ou trop ethniques. Je souhaitais au contraire une BO qui unifie le film, avec des instruments purs – corde, percussions- mais qui ait également un côté organique et contemporain. Rémi Boubal, qui l'a composée, a travaillé avec des violons et des cordes en s'appuyant sur une base électronique qui lui donne beaucoup de modernité. On est vraiment dans la vie d'aujourd'hui, dans des pays d'aujourd'hui.

Combien de temps prend une telle aventure ?

Trois ans. Un an d'enquête et de repérage, un an de tournage un an de montage. ■



Ces héros du quotidien

Barthélémy Fougea, producteur

ENTRETIEN

Sept ans après *Sur le chemin de l'école*, de Pascal Plisson, qui racontait les périples quotidiens de quatre enfants aux quatre coins du monde pour atteindre leur école, *Être prof* d'Émilie Théron, s'attache, à l'inverse, aux efforts déployés par des enseignants pour transmettre leur savoir dans des zones particulièrement reculées de la planète. On sent chez vous le désir profond de magnifier le rôle de l'éducation dans le monde.

Parce qu'il est fondamental ! On a tous connu, à un moment ou à un autre, un professeur qui a changé notre regard sur la vie et sur nous-mêmes de façon incroyable. Posez la question autour de vous : instantanément, un nom fuse, des anecdotes – la première fois qu'un enseignant vous a regardé avec attention ; la première fois qu'il vous a fait confiance et donné, du même coup, confiance en vous ; les portes absolument inimaginables qu'il a ouvertes sur votre destin. Il était temps de rendre hommage à ces héros du quotidien qu'on voit peu et qui exercent une tâche capitale.

C'est assez troublant qu'Émilie Théron et vous vous soyez rencontrés alors que vous travailliez chacun de votre côté sur le même projet.

Jean-François Camilleri, qui avait distribué nos deux films, nous a présentés. C'était une rencontre logique et évidente. Une belle rencontre, des préoccupations communes...Nous avons mis nos idées sur la table. Elles résonnaient. On s'est apprécié tout de suite. Emilie est une belle personne, vraie, forte, engagée. Elle va jusqu'au bout des choses. Son film lui ressemble.

Revenons à ces héros du quotidien que vous évoquez et que vous êtes allé chercher, comme l'indique le titre du film, au bout du monde.

C'est L'ADN de Winds, notre société de production, que de traiter de sujets les plus universels possible en faisant découvrir le monde à travers des aventures humaines fortes. Il s'agissait d'aller trouver des symboles puissants pour illustrer l'importance de la transmission du savoir ; de grands ambassadeurs...

Y-a-il une méthode pour trouver ce genre de personnages lorsqu'on est, comme vous, rompu depuis trente ans à la réalisation et à la production de documentaires ?

Il y a toujours plusieurs lectures à prendre en compte dans ce type de projets. La première, dénicher des gens qui ont cette capacité à retransmettre le sujet qui nous concerne ; la deuxième, trouver des sujets sous-jacents à travers le choix des pays – ici, la tradition du mariage forcé, l'alphabétisation et l'histoire du nomadisme en Sibérie ; et, enfin, la troisième lecture, chercher des endroits symboliquement peu connus. On en revient à notre ADN qui est l'aventure et la découverte. Nos ambassadeurs ont d'autant plus de poids qu'ils sont plongés dans ces conditions.

Émilie Théron évoque un travail de fourmi auprès d'associations. Pouvez-vous nous détailler cette enquête ?

Là encore, on travaille à trois niveaux. En faisant appel à une journaliste chargée de contacter toutes les organisations travaillant sur cette thématique, de faire des recherches et de centraliser les informations (récoltes de récits, etc.). L'Unesco qui fait partie de ces organisations nous a été notamment d'une grande aide. Parallèlement, nous alertons nos

réseaux de documentaristes-voyageurs, tout un circuit d'amis réalisateurs, producteurs et coproducteurs que nous connaissons bien à travers le monde et qui nous renvoient eux-aussi des renseignements. Ensuite nous faisons une synthèse. Pour *Être prof*, nous avons réuni une centaine d'ambassadeurs possible avant de nous déterminer sur nos trois choix. C'est un travail d'enquête long et laborieux. On doit être extrêmement bien documenté même si on sait, qu'au final, il faudra éliminer 80% de l'information récoltée. C'est la rançon d'un bon documentaire : pour qu'il soit réussi, il lui faut un point de vue.

Le Burkina Faso et le Bangladesh sont des pays instables, le sud-est de la Sibérie est peu accessible...Comment organise-t-on de tels tournages ?

J'ai produit ce film avec Lucile Moura et Daisy G. Nichols. Lucile s'est occupée de la production exécutive du film, nous avons démarré ce projet ensemble et l'avons mené ensemble jusqu'au bout. C'est elle qui a mis en place les tournages. Quant à Daisy G. Nichols, elle nous a apporté sa vision internationale du projet, et son exigence à toute épreuve.

Ces pays sont difficiles d'accès. La communication avec les habitants est rendue ardue par la barrière de la langue. Les conditions de séjour sont loin d'être optimales. Il est donc indispensable de mettre en place une structure qui garantisse à la fois la sécurité de l'équipe et l'équilibre de la communauté où nous allons tourner. Dans ce genre de projet, la production porte une responsabilité énorme : il faut trouver des contreparties pour les habitants qui vont nous donner des choses. Tout cela prend du temps mais c'est notre métier. Cela fait trente ans que je vais tout au bout des chemins pour rapporter de belles histoires. C'est un choix de vie.



L'Éducation, c'est l'apprentissage de la liberté

Karin Viard

ENTRETIEN

Pourquoi avoir eu envie de prêter votre voix au commentaire du film?

Ces trois institutrices, Sandrine, Taslima et Svetlana, m'ont touchée. Elles sont extraordinaires, à la fois impliquées, militantes, totalement inventives. J'ai trouvé leur travail merveilleux, et merveilleux aussi la façon dont le raconte Émilie Thérond. On n'est jamais dans le pathos, toujours à la bonne distance ; juste les faits, rien que les faits.

Qu'est-ce qui vous a le plus émue ?

Les sacrifices que font ces trois femmes au nom de l'éducation. J'étais particulièrement sensible au cas de Sandrine, la Burkinabèe, qui quitte ses deux enfants pour partir des mois durant dans la Brousse. Elle n'a jamais enseigné, elle ne connaît pas la région où elle a atterri et se retrouve devant cinquante gosses qui ne comprennent pas un mot de ce qu'elle leur dit. Même si elle passe des nuits blanches à se demander comment elle va réussir à sortir tout ce petit monde de la « mouise », elle se bat et finit par gagner. C'est dingue de voir comment les enfants s'ouvrent peu à peu de l'intérieur grâce à elle. C'est un don de soi dont peu de gens sont capables. C'est admirable.

Le trajet de Taslima, la jeune Bangladaise, est assez saisissant aussi. Qu'est-ce qui fait que cette jeune fille issue du village où elle enseigne, élevée dans les mêmes traditions que ces voisins et ses jeunes élèves, naisse avec un tel karma qu'elle se donne pour mission de sortir ces gens de l'obscurantisme WW? Où trouve-elle l'obstination, la force et la douceur de révolutionner toute une communauté en agissant comme elle le fait ? En sauvant ces jeunes filles, c'est tout le village qu'elle sauve !

L'éducation, la transmission... ce sont des sujets qui vous tiennent à cœur ?

Ils sont à la base de tout. L'éducation, c'est le savoir, c'est le vivre ensemble, c'est l'apprentissage de la liberté- ce qui est autorisé, ce qui ne l'est pas. Ce sont des façons de réfléchir, des perspectives qui se dessinent. C'est merveilleux. Au lycée, et, plus tard, au théâtre, j'ai eu, moi aussi, des professeurs qui m'ont ouvert des horizons ; souvent des femmes, d'ailleurs. Si elles gouvernaient le monde, il serait plus paisible. Ce n'est pas le cas.

Ce côté combat de femmes a pesé sur votre désir d'être de l'aventure ?

Il est cohérent avec mon parcours et j'étais heureuse qu'Émilie me sollicite. En tant que femme, je me sens forcément concernée. J'adhérais totalement au projet.





Contexte du film

Données générales sur l'éducation dans le monde
Selon l'UNESCO :

- ◆ En 2019, 127,7 millions de filles dans le monde ne sont pas scolarisées. Cela inclut 31,5 millions de filles en âge de fréquenter le primaire, 29,6 millions en âge de fréquenter le premier cycle du secondaire et 66,6 millions en âge de fréquenter le second cycle du secondaire.
- ◆ 53% des enfants des pays à revenu faible ou intermédiaire ne savent pas lire correctement à l'âge de 10 ans.
- ◆ 67 % des enseignants de l'éducation primaire dans le monde sont des femmes.

L'éducation au Burkina Faso

- ◆ En 2018, le taux d'alphabétisation était de 41.2% chez les 15 ans et plus.
- ◆ En 2019, le taux net de scolarisation en primaire se situait à 77,4, et 64.5% des enfants étudiaient jusqu'à la fin du primaire.
- ◆ Les différences de fréquentation de l'école sont importantes selon les régions, urbaines ou rurales.
- ◆ Le Burkina Faso a fait des progrès énormes dans le domaine de l'éducation depuis 1960, date d'accession du pays à l'indépendance. Le taux de scolarisation au primaire est passé de 6,7% en 1960 à 47,5% en 2003 et 63% en 2013, et 77,4 en 2018.

L'éducation en Sibérie

En Sibérie, au-delà du cercle polaire, vivent les Évenks, un peuple nomade éleveurs de rennes, qui perpétue depuis toujours des coutumes ancestrales. Les conditions de scolarisation dans cette région au froid extrême sont variées et s'adaptent aux différents environnements naturels ou ethniques. Par des températures extrêmes et sur un territoire s'étalant jusqu'à 2,5 millions de km², il est compliqué pour les Évenks de suivre une scolarisation complète. Une difficulté accentuée par le nomadisme de ce peuple qui se déplace au gré des migrations du bétail. Mais l'école est un véritable enjeu dans cette région où les perspectives professionnelles sont rares, à moins d'avoir un diplôme. Des écoles nomades ont été créées pour suivre les nomades et leurs troupeaux pendant les migrations et faciliter ainsi la scolarisation des enfants d'éleveurs. Elles sont soutenues par l'Association Franco-EvenkSekalan, créée par les Évenks et par l'UNESCO. Elles fournissent des manuels scolaires dans la langue maternelle de ces peuples et adaptent leur enseignement aux cultures des différentes ethnies.

L'éducation au Bangladesh

Selon l'UNESCO :

- ◆ En 2019, le taux net de scolarisation dans l'enseignement secondaire était de 73,5% pour les filles et seulement 62% pour les garçons.
- ◆ Les taux d'abandon scolaire au Bangladesh figurent parmi les plus élevés du monde et il est indispensable de bien comprendre les raisons et les facteurs de ce renoncement :
 - La principale cause de décrochage scolaire au Bangladesh, c'est la montée des eaux et l'isolement qu'elle inflige aux élèves. En 2017, selon les estimations, 1,5 million d'élèves, soit 10% des enfants scolarisés en primaire étaient concernés.
 - Mais une autre de ces causes, cette fois sociale, affecte la scolarité des plus jeunes : les mariages précoces. Bien qu'illégaux, les mariages d'enfants concernent environ 16 % de filles de moins de 15 ans et 51 % de moins de 18 ans.



#EtreProf

Lancée en 2017, EtreProf.fr est une plateforme digitale dont l'objectif est de favoriser le développement professionnel des enseignants et de les accompagner dans l'exercice de leur métier à travers des partages de contenus de qualité et des mises en relations entre pairs.

En s'inscrivant sur EtrePROF, les enseignants peuvent y trouver gratuitement :

- Un accès rapide aux meilleures ressources sélectionnées et adaptées au contexte de chaque enseignant.
- Des opportunités de mentorat et d'échanges pour ne pas être seul face à ses difficultés.
- Des occasions de se former et de se développer professionnellement.

En 2022, 100 000 enseignants sont membres d'EtrePROF et 150 mentors accompagnent leurs pairs, et en particulier les jeunes enseignants. 60 000 enseignants suivent EtrePROF sur Facebook, Instagram et Twitter. 85% de la communauté est en France et 15% à l'international dans la francophonie.

« Nous avons construit un projet qui place le partage et l'entraide au centre de notre métier pour nous faire avancer et faciliter notre quotidien. Un projet qui offre un cadre dans lequel il est possible de se tromper ou de ne pas savoir, dans lequel se questionner est valorisé.

Un projet porté par des profs, pour des profs, fondé sur les valeurs d'entraide, de développement et de convivialité. Nous n'attendons pas de nouvelle réforme, nous agissons et animons un espace qui nous ressemble. Nous sommes profs, et nous voulons l'être ensemble. »



soutient la sortie de ce film



L'association SUR LE CHEMIN DE L'ÉCOLE

Créée en 2014 par Barthélémy Fougea, producteur du film Sur le chemin de l'école et de Être prof cette association a pour but de contribuer à la scolarisation à travers le monde. Son action se décline en 3 axes :

- Mettre en place des bourses scolaires et universitaires pour les enfants des films et au-delà, avec le souhait de les accompagner sur du long terme pendant leurs études. Aujourd'hui 63 bourses scolaires et universitaires sont financées dans plus de 13 pays différents avec le soutien de plus d'une dizaine de partenaires locaux.
- Soutenir des projets au sein de la communauté : notre expérience nous a prouvé qu'il n'était pas possible d'aider un enfant sans prendre en considération son entourage, c'est pourquoi nous apportons également un soutien aux communautés dont les enfants sont issus à travers plusieurs continents.
- Faire un travail de sensibilisation dans les écoles en France en allant à la rencontre d'écoliers pour les sensibiliser aux questions d'accès à l'éducation, éveiller leur esprit critique et leur donner envie d'agir pour un monde plus juste. L'Association est déjà intervenue dans plus d'une centaine d'établissements scolaires, sensibilisant ainsi plusieurs milliers d'écoliers.

Depuis mars 2017, l'Association a été reconnue d'Intérêt général par l'Administration Fiscale.



Fiche Technique

Un film de
Avec la voix de
Une coproduction

Émilie THEROND
Karin VIARD
WINDS
DAISY G. NICHOLS PRODUCTION LLC
FRANCE 2 CINEMA
VENDOME PRODUCTION
CHAPKA FILMS
FRANCE TELEVISIONS
OCS

Avec la participation de

Avec le soutien de
Et
En partenariat avec

LA PROCIREP - LA SACEM
LE CENTRE NATIONAL DU CINEMA ET DE L'IMAGE ANIMEE
L'UNESCO

Produit par

La plateforme ÊtreProf
l'Association SUR LE CHEMIN DE L'ÉCOLE
Barthélémy FOUGEA
Daisy G. NICHOLS
Lucile MOURA

Producteurs Associés

Anne-Marie Ader
Michel Seydoux
Simon WATEL
Michel ADAMIK
Boris CHAPPELLE
Julien LORON

Image
Son

Anne LORRIERE
Maxime POZZI-GARCIA
Margot MEYNIER
Rémi BOUBAL

Montage

Musique

Visuels : © Winds/Emilie Théron - © Winds/Michel Adamik

Être Prof





www.gebekafilms.com